

Femme autonome et femme infantilisée

Geneviève Letarte, *Souvent la nuit tu te réveilles*, Montréal, l'Hexagone, coll. « Fictions », 2002, 220 p., 21,95 \$.

Denise Bombardier, *Ouf!*, Paris, Albin Michel, 2002, 240 p., 24,95 \$.

Louis Émond, *Le manuscrit*, Montréal, Les Intouchables, 2002, 128 p.

Hugues Corriveau

Numéro 108, hiver 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37579ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Corriveau, H. (2002). Compte rendu de [Femme autonome et femme infantilisée / Geneviève Letarte, *Souvent la nuit tu te réveilles*, Montréal, l'Hexagone, coll. « Fictions », 2002, 220 p., 21,95 \$. / Denise Bombardier, *Ouf!*, Paris, Albin Michel, 2002, 240 p., 24,95 \$. / Louis Émond, *Le manuscrit*, Montréal, Les Intouchables, 2002, 128 p.] *Lettres québécoises*, (108), 19–20.

Femme autonome et femme infantilisée

Savoir vivre ou être incapable de vivre pour soi.

R O M A N | HUGUES CORRIVEAU

SI GENEVIÈVE LETARTE NOUS PROPOSE UNE narratrice intelligente et consciente des forces qui l'habitent, Denise Bombardier, quant à elle, vient de publier un roman navrant dont l'héroïne devrait à elle seule décourager toute femme d'avoir cinquante ans. En ce qui concerne le narrateur de Louis Émond, il se fait des femmes une idée obsolète et parfaitement stéréotypée.

RESTER EN ÉVEIL

Souvent la nuit tu te réveilles nous fait entrer dans l'intimité de Simone, une enseignante de plus de quarante ans, avec une délicatesse de style et de sincérité qui fait la force de ce roman très mûr et qui sait parfaitement trouver le chemin du cœur. Force nous est de constater que Geneviève Letarte ne s'est pas d'emblée donné la tâche facile, dans la mesure où elle convie pas moins de trois voix narratives différentes pour permettre de cerner la pensée de son personnage principal. Alternativement, un chapitre imprimé en italique propose le « tu » afin de trouver la voix poétique, sinon philosophique, de celle qui cherche à rassembler les moments importants de sa vie comme les pulsions qui l'ont guidée; un second écrit au « je » pénètre une scène jugée importante par la narratrice, du moins chargée de sens; enfin, un troisième écrit au « elle » remet en perspective la vie de cette même Simone, afin d'objectiver en quelque sorte les émois, les passions vécues par celle qui veut se raconter. Or, cette alternance des voix narratives eût pu dérouter alors qu'elle sert bien autrement et profondément l'efficacité de ce très beau récit. Stanley Péan, dans *Le Libraire*, « craque » pour ce livre « habilement orchestré, somptueusement écrit, ce roman de l'intime, de la connaissance et de la (dé)construction du soi, [qui] n'a rien d'un exercice de style narcissique et gratuit » (Juin 2002, n° 15, p. 14).

Voilà une remarque d'une grande pertinence en regard d'un livre qui creuse l'espace fragile de ce qui fait qu'une personne parfois chavire et doute alors que, à d'autres moments, elle se sent assurée et forte. C'est en nous parlant de sa sœur, de ses différents amants, d'une amante amérindienne occasionnelle que Simone cherche à retrouver sa propre identité, la propre structure qui la fait habiter le



monde. Écrivaine elle-même, elle questionne avec justesse les sujets qu'elle pourrait bien aborder :

Écrire, c'est plonger dans une expérience vive, et cela requiert beaucoup d'énergie. Chose certaine, je ne voulais plus écrire sur l'amour. [...] Aussi, j'en étais venue à croire qu'il n'est pas bon de ressasser constamment ses défaites, non seulement pour sa propre santé mentale, mais aussi pour la réussite du projet artistique. Mais alors, sur quoi écrire si l'on n'écrivait plus sur l'amour ? (p. 139)

Et c'est bien cela qui est formidable ici, à savoir que Geneviève Letarte, tout en parlant d'amour, réussit à parler de la femme, d'une femme en particulier, d'une femme indépendante d'esprit qui traverse sa vie en refusant de jouer les midinettes (comme ce sera le cas pour l'héroïne de M^{me} Bombardier), mais en affrontant les questionnements incessants que présuppose toute conscience de soi.

DES CHALEURS, ENCORE DES CHALEURS

« T'es une gourde qui donne dans le stéréotype féminin même si tu vis dans l'illusion de l'autonomie » (p. 123), « Je suis nulle » (p. 99) : ainsi se décrit Jeanne-d'Arc, dite Jeanne (les Français pouffent en entendant son nom au complet), quinquagénaire, publicitaire, riche, divorcée ulcérée, mère de jumeaux (Maude et Albert). Mais voilà, cette héroïne de M^{me} Bombardier ne vit pas sans homme(s), sans y penser, sans en être obsédée, sans avoir des chaleurs chaque fois qu'un pantalon la frôle, chaque fois qu'elle rencontre

quelqu'un qui pourrait bien remplacer le mari infâme qui a osé la quitter pour une autre (à laquelle il vient de faire un enfant, lui-même quinquagénaire...), tout inquiète qu'elle soit d'être trop possédée. Et il y a « de la madame », beaucoup de « madames » dans ce livre. Et même si elles sont autonomes financièrement, voire à l'aise – étant avocate, psychiatre, dentiste et j'en passe –, cela ne leur suffit pas. Bien que cela eût pu aussi faire en sorte de leur garantir un minimum d'intelligence de soi, d'une satisfaction légitime, il n'en est rien. Car les hommes ! Il leur faut toutes, sans exception, un homme, deux hommes, des hommes, alouette ! La thèse de ce roman est d'une consternante simplicité, à savoir qu'après cinquante ans, une femme seule ne peut pas

exister, ne peut pas sans névrose envisager de vivre. Ah ! Les hommes ! Voilà leur salut, leur bénédiction, leur espérance ! Bien que tous les hommes de ce roman aient échaudé quelques femmes au passage, des épouses de préférence, les quinquagénaires gloussent tout de même à la pensée de s'en



DENISE BOMBARDIER

dénicher un – lasses, si lasses parfois, mais heureuses de ce que l'entrejambe garantit (même s'il y a un Japonais là-dedans qui a des problèmes érectiles).

Je me disais, lisant la chose, que Lili Gulliver ne renierait ni le style ni la manière de cette histoire à condition d'en rehausser le propos par des scènes lubriques, ce que se garde bien de décrire M^{me} Bombardier qui préfère, ici, rester assez prude. Quelque part, M^{me} Bombardier associe l'un de ses personnages, Rachel, à « une sentimentalité directement inspirée de Barbara Cartland » (p. 229) ; j'en suis resté baba dans la mesure où, tout au long de cette lecture, il me semblait bien qu'au fond de cette histoire une auteure me hantait : « Mon rêve fou ? Que Rachid me garde chez lui, enfermée tout le week-end comme dans les films d'amour hollywoodiens où la fin est choisie par un panel de spectatrices nageant dans la guimauve. » (p. 116) En effet, l'histoire ici ne vaut pas un clou tant tout cela n'est qu'une incessante redite de clichés pompiers concernant l'attitude des femmes. Je frémis à la pensée que l'éditeur, en présentation de l'œuvre, ose écrire : « Drôle, brillant, tonique, *Ouf!* est le roman des femmes d'aujourd'hui [...] » ! Ciel ! Non ! Épargnez-nous ! Jeanne sort-elle avec son Rachid dans un *delicatessen*, qu'elle se passe cette réflexion profonde (et sans doute est-ce là le « drôle » auquel la publicité fait référence) : « Ça m'a effleuré l'esprit que c'était moins la viande fumée que ma personne qu'il appréciait. » (p. 77) Terrifiant ! « [...] les femmes ne changeront jamais. Face au mâle, elles sont les pires ennemies » (p. 80), lit-on encore.

Décidément, ce roman met en scène non seulement une héroïne égocentrique, prétentieuse, mais aussi un brin niaise, et surtout fastidieuse à force d'accumuler les inepties. En fin de compte, ce que dit Jeanne à propos d'elle-même, je le dirai du livre lui-même, voici un « éteignoir de concupiscence » (p. 104).

FEMMES OBJETS

Si la narratrice de M^{me} Bombardier évalue son pouvoir de séduction en regard d'un morceau de *smoked meat*, le narrateur du roman de Louis Émond, quant à lui, décrit comme une pièce de viande une femme avec qui il est couché : « Le corps de celle-ci, l'amante blonde, est une superbe composition de chairs, chaque membre enrobé de muscles fermes, quartiers à regarder, à masser, à goûter pour s'oublier. » (p. 15) Malgré les bonnes intentions inhérentes au roman de Louis Émond, je dois avouer qu'il m'est apparu écrit de façon très laborieuse. Il faut reconnaître la volonté de l'auteur de faire un travail d'écrivain, d'entrer un peu aveuglément dans une mise en abyme romanesque pas toujours évidente mais qui a le mérite de témoigner d'un goût pour une certaine recherche. Mais le sujet même de ce premier roman est trop convenu. On ne peut que se désoler que le jeune auteur ait mis toute sa bonne volonté à nous raconter une autre histoire aussi ronflante : « Je t'ai aimée trois semaines, tu m'as quitté, je ne m'en remets pas, même si pendant que je t'aimais j'en baisais itou deux autres et que toi, ma bien-aimée, tu en aimais aussi un autre. » Bref, air connu et, comme l'auteur se plaît à nous le rappeler à la fin de son *Manuscrit*, tout ici n'est qu'« amour, délice et orgue » (p. 99). Cucul la praline, en effet ! Et cela n'est pas toujours bien écrit. J'en veux pour preuve des emplois de mots à contresens, comme faire « crépiter de la pluie », ou prétendre qu'« [une femme] juche son pied sur le rebord [...] » (p. 27), par exemple. Mais quand l'auteur se prend pour un grand auteur qui cherche son style, alors là, il faut se tenir : « [...] il aimerait sa peau si blanche et sa pudicité qu'elle ne livre pourtant qu'avec abandon » (p. 26) ; « Il monte, par les escaliers extérieurs qui isolent son appartement [...] » (p. 32) ; « Un à un, les invités s'installent au salon, transgressant le calme et la musique. » (p. 57) ; « Le ton a chuté dans la cuisine. L'ouverture de la fenêtre n'est plus perturbée. » (p. 62) ; « [...] l'une d'elles [des larmes] tombe sur la joue de Sandrine, une goutte dont la chute ne s'est pas encore ébruitée. » (p. 65) ; les deux amoureux décident-ils de s'évader : « La maison de campagne semble familière. Elle a été sondée, elle a expié son étrangeté, elle a été greffée à l'univers croissant de leur imprécise



relation. » (p. 67) Et que faire quand des passages entiers sont si alambiqués qu'ils frôlent le salmigondis :

Elle, dont la voix procédait du silence, telle une note qui s'y incorpore avant d'en émerger doucement, l'abolissant, et dont les mots s'alignaient en paroles telles qu'il n'en avait jamais entendues, des paroles qui plongeaient en lui, le remuaient puis lui soutiraient une réponse au ton d'abord naturel, mais ensuite hésitant. (p. 45)

Bon, cessons cette énumération qui risquerait de devenir oiseuse. Ce qu'il faut retenir, c'est l'abandon auquel sont trop souvent livrés les nouveaux auteurs qui bredouillent et cafoillent dans les dictionnaires de synonymes qu'ils ne comprennent pas ou dans une grammaire complètement

déficiente. Passe encore que ce premier roman d'un auteur plein de bonne volonté soit ennuyeux et n'apporte strictement rien de neuf à une histoire convenue. Mais pourquoi publier ainsi un texte qui aurait mérité une toilette extrêmement sévère, un regard qui aurait permis d'enlever certaines exaltations poétiques creuses et sans fondement (je mets au défi quiconque de comprendre l'usage de nombreux pronoms dans ce roman, les référents étant souvent absents, confus, voire parfaitement indéfinissables) ?

Domage parce que, derrière cette mauvaise prose, on sent que l'auteur rêve d'être romancier. Pour l'heure, il raconte bêtement l'histoire d'Alexandre transi d'amour pour une Sandrine imprécise dans un manuscrit où le premier perd son nom pour s'appeler « mon personnage » (toute une trouvaille !), et la Sandrine gardant le sien. Je crains que le prochain roman de M. Émond ne soit de la même eau que celui-ci s'il ne trouve quelqu'un pour le guider vers une écriture plus souple sinon tout simplement française.

Voix et image S

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Consacrée à la littérature québécoise, *Voix et Images* est publiée trois fois l'an par le Département d'études littéraires de l'Université du Québec à Montréal. Chaque numéro comprend un dossier sur un écrivain ou une écrivaine, ou sur un thème spécifique, des études sur des œuvres de la littérature québécoise et des chroniques sur l'actualité littéraire.

1 an (3 numéros):

Canada, 35 \$; étranger, 40 \$; étudiant, 21 \$.

2 ans (6 numéros):

Canada, 63 \$; étranger, 73 \$; étudiant, 37 \$.

Le numéro: n^{os} 1 à 32 : 5 \$; n^{os} 33 à 62 : 10 \$; n^{os} 63 et + : 13 \$ (taxes en sus)

Collection :

Soixante (60) numéros, au prix de 300 \$.

Les chèques ou mandats doivent être faits à l'ordre de :

Service des publications
Université du Québec à Montréal
C.P. 8888, succursale «A»
Montréal (Québec)
H3C 3P8
Canada
Téléphone: (514) 987-7747